

Aperçu

Inégalités justes et nécessaires



*Rappel d'une vérité oubliée :
l'idéal catholique d'une société fraternelle,
parce qu'harmonieusement inégalitaire*

En couverture : le dîner chez Simon le Pharisien *Philippe de Champaigne*

Un Pharisien l'invitant à manger avec lui, il entra dans la maison du Pharisien et se mit à table. Et voici qu'une femme qui, dans la ville, était pécheresse, ayant appris qu'il était à table dans la maison du Pharisien, apporta un vase d'albâtre (plein) de parfum ; et se tenant par derrière, près de ses pieds, tout en pleurs, elle se mit à arroser ses pieds de ses larmes, et elle essuyait avec les cheveux de sa tête et embrassait ses pieds, et elle les oignait de parfum.

A cette vue, le Pharisien qui l'avait invité se dit en lui-même : « S'il était prophète, il saurait qui et de quelle espèce est la femme qui le touche, que c'est une pécheresse ». Et prenant la parole, Jésus lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire ». Et lui : « Maître, parlez », dit-il.

« Un créancier avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi rendre, il fit remise à tous les deux. Lequel donc d'entre eux l'aimera davantage ? »

Simon répondit : « Celui, je pense, auquel il a remis le plus ». Il lui dit : « Tu as bien jugé ». Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu n'as pas versé d'eau sur mes pieds ; mais elle, elle a arrosé mes pieds de (ses) larmes et les a essuyés avec ses cheveux.

« Tu ne m'as point donné de baiser ; mais elle, depuis que je suis entré, elle ne cessait pas d'embrasser mes pieds. Tu n'as pas oint ma tête d'huile ; mais elle, elle a oint mes pieds de parfum. C'est pourquoi, je te le dis, ses nombreux péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé ; mais celui à qui l'on pardonne peu, aime peu ».

Et à elle, il dit : « Tes péchés sont pardonnés ». Et les convives se mirent à se dire en eux-mêmes : « Qui est celui-ci qui même pardonne les péchés ? » Et il dit à la femme : « Ta foi t'a sauvée, va en paix ». (Luc 7, 36-50)

Aperçu – Inégalités justes et nécessaires



Un mouvement lent et continu vers l'égalité totale – page 2

Sommaire

Rappel d'une vérité oubliée : l'idéal catholique d'une société fraternelle, parce qu'harmonieusement inégalitaire – page 12



Doctrines de l'Église : l'enseignement des Papes sur les inégalités justes et nécessaires – page 18

« Pourquoi notre monde pauvre et égalitaire s'est-il enthousiasmé avec le faste et la majesté du couronnement de la Reine d'Angleterre ? » – page 34



En plus des textes pontificaux qui y sont cités, cette plaquette a été élaborée à partir d'écrits du professeur Plinio Corrêa de Oliveira (1908-1995), fondateur de la TFP au Brésil et inspirateur de la TFP française, et notamment de son livre « Révolution et Contre-Révolution ».

Un mouvement lent vers l'égalité



et continu totale



*Il n'y a, pour ainsi dire, pas de transformation
qui ne produise un nivellement, qui ne favorise,
directement ou non, le cheminement de la société
vers un état de choses complètement égalitaire.*

« Comme l'abandon de la courtoisie se fait peu à peu, ce mouvement est impalpable et l'on ne s'en rend compte, avec surprise, que lorsqu'il arrive à certains extrêmes »

Chacun d'entre nous est témoin d'une multitude de faits, sans connexion entre eux, qui introduisent de petites modifications dans la vie de tous les jours, en un sens toujours plus égalitaire.

Ainsi en est-il, par exemple, des rapports entre professeurs et élèves. Il n'y a pas si longtemps, le respect dû envers l'enseignant se manifestait de plusieurs manières : on se levait lorsqu'il entrait dans la classe ; personne n'aurait gardé une casquette sur la tête ni ne se serait adressé à lui de façon grossière.

L'inégalité entre professeur et élèves est une inégalité juste et nécessaire, qui s'érode depuis mai 1968. Peu à peu, l'autorité du maître disparaît, il cherche à n'être qu'un gentil camarade de plus, au même niveau que les autres, et l'élève, la plupart du temps, ne suit que son bon plaisir. Cependant, ces changements se sont produits de façon graduelle et la majorité des gens ne s'est pas rendu compte que



l'enseignement souffrait une modification radicale. Il en va de même des règles de politesse et de savoir-vivre.

Oui, un jeune doit se lever dans les transports en commun pour céder sa place à une personne plus âgée, de même qu'un homme s'efface pour laisser passer une dame ou lui tient une porte. Ces marques d'éducation, qui deviennent chaque jour plus rares, affirment aussi des inégalités, justes et nécessaires. Mais comme l'abandon de la

courtoisie se fait peu à peu, ce mouvement est impalpable et l'on ne s'en rend compte, avec surprise, que lorsqu'il arrive à certains extrêmes.

Or, c'est dans tous les espaces de la vie que des changements sont introduits, toujours dans le sens de niveler et d'abolir des manifestations utiles de prééminence ou de supériorité. La somme de ces altérations forme une révolution, mais elle passe inaperçue de la plupart, car chaque petite transformation est susceptible de trouver une justification

ponctuelle. Cette révolution égalitaire n'explose pas comme une bombe, elle est impalpable, tel un gaz anesthésiant répandu dans l'air.

Comme on va le voir ci-dessous, l'égalitarisme se glisse dans des domaines comme les aspects extérieurs de l'existence, comme la façon de vivre en société, ou encore dans le champ économique, politique, religieux, international, culturel, et même dans les rapports entre les hommes et Dieu.

À tel point que le fait le plus marquant de notre époque est sans doute ce qui semble être l'aboutissement d'une vaste révolution, laquelle oriente à son profit le cours des événements en un long processus, parfois graduel et subtil, parfois déclaré et brutal, prétendant instaurer l'égalité totale sur la terre.

Cet immense mouvement, qui est en marche depuis plusieurs siècles, forme un puissant courant qui avance sans cesse, alternant les remous lents et profonds, les sauts brusques et rapides et les passages de calme apparent.

Quelques exemples d'avancées du mouvement égalitaire universel

Dans les aspects extérieurs de l'existence, on note que la différence naturelle entre les sexes tend à s'estomper. Les modèles masculins qui s'avancent

dans les défilés de mode sont très souvent androgynes, arrivant à un tel extrême qu'un homme très féminin présente des collections de robes de mariée. En même temps, l'image de la virilité est soit dévalorisée, soit détournée et invertie.

Quant aux femmes, il y a bientôt un siècle qu'ayant coupé leurs cheveux « à la garçonne » elles ont com-



mencé un cheminement qui les conduit aujourd'hui, en grand nombre, à se vêtir comme si elles étaient des hommes, au nom d'une fausse « libération », renonçant ainsi à l'élégance, au charme, à la délicatesse féminine. Et c'est en proclamant leur conception erronée de l'égalité que les groupes de pression faisant le prosélytisme des actes homosexuels cherchent à imposer depuis plusieurs années la reconnaissance sociale de leurs pratiques.

Par ailleurs, **la différence entre les âges**, loin de s'affirmer, est réduite le plus possible. L'idéal du père à la mode est d'être « le meilleur copain » de son fils. Des grands-parents « dans le vent » n'hésiteront pas à s'habiller

comme des adolescents et à se comporter avec la même spontanéité que leurs petits-enfants manquant de maturité.

Toujours dans les aspects extérieurs de l'existence, on constate que les voitures se ressemblent toutes et se fondent en une banalité uniforme et monochrome. Les bâtiments modernes, dans le monde entier, sont identiques. Il n'y a rien de plus tristement semblable qu'une barre d'immeubles dans la banlieue de n'importe quelle ville de n'importe quelle contrée. Les tours de bureaux,

même lorsqu'elles sont parfois extravagantes, ne permettent pas de savoir si l'on se trouve à Paris, à Boston, à Shanghai ou à Buenos Aires. Toutes les zones commerciales modernes se ressemblent, non seulement dans toutes les régions d'un même pays, mais aussi sous toutes les latitudes, bien au contraire des boutiques traditionnelles de centre-ville.

« Paysans, artisans, ouvriers, employés, domestiques, fonctionnaires, militaires, petite, moyenne et haute bourgeoisie, aristocratie héréditaire, tout est passé au mixeur ».

Dans la façon de vivre en société, les exemples d'avancées du mouvement égalitaire universel sont légion. La perte croissante de la courtoisie, des formes de politesse, substituées par une spontanéité vulgaire et agressive, inquiète à juste titre. Dans l'éducation scolaire, l'abolition

des marques de respect de celui qui apprend par rapport à celui qui sait tend à former des générations d'ignorants. À cela s'ajoutent l'exaltation exagérée du sport, des prouesses physiques, et le dédain progressif pour les activités dépendantes de la réflexion. La hiérarchie naturelle constituée par la supériorité du travail intellectuel sur le travail mécanique disparaît par le dépassement de la distinction entre l'un et l'autre. Déjà, il suffit de mentionner cette hiérarchie, hier encore évidente, pour faire frémir l'oreille.

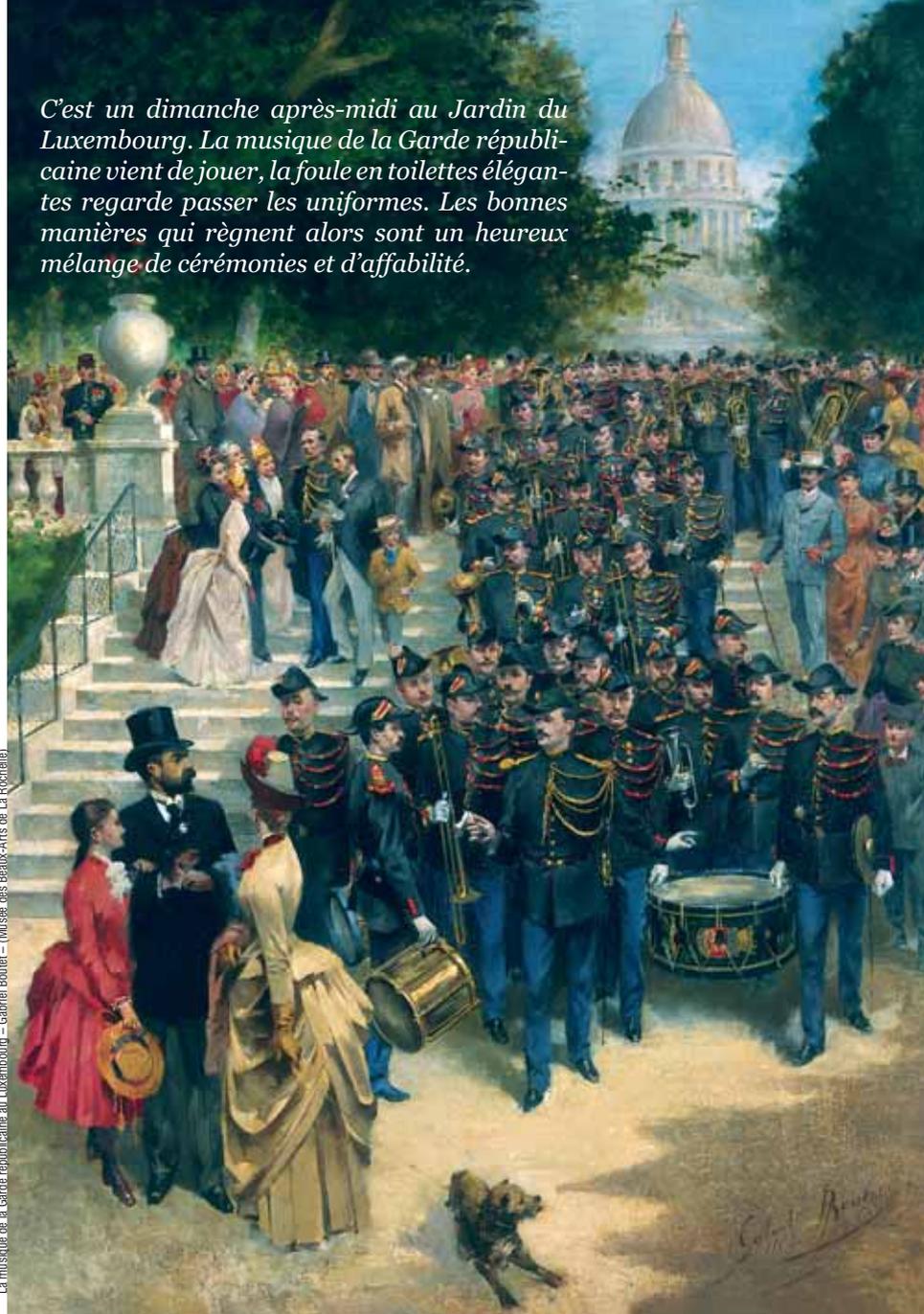
Alors que la société il y a moins d'un siècle se caractérisait par le fait d'être un ensemble de familles harmonieusement diversifiées, aujourd'hui l'individualisme est la norme. Jamais autant d'humains n'ont habité tout seuls. Au lieu d'une hiérarchie de familles s'articulant en groupes sociaux et formant un tableau chatoyant, on a une foule d'êtres indifférenciés, placés côte à côte comme les grains de sable sur une plage et n'ayant comme unique aspiration que d'être rigoureusement identiques au voisin et de disparaître dans la masse amorphe.

De plus, le mouvement égalitaire tend à supprimer les diverses classes sociales. Paysans, artisans, ouvriers, employés, domestiques, fonctionnaires, militaires, petite, moyenne et haute bourgeoisie, aristocratie héréditaire, tout est passé au mixeur. En particulier, on abolit toute influence aristocratique dans la direction de la société et dans le ton général que cette classe donne à la culture et aux mœurs.

Dans le domaine économique, on avance pas à pas vers la conception communiste selon laquelle, la propriété « c'est le vol ». Il faudrait « punir » les riches. On ne doit pas gagner « trop » d'argent. Si l'on possède une fortune, on ne doit pas la rendre apparente. Il est mal vu d'avoir des employés de maison. Les voitures de luxe ressemblent aux véhicules ordinaires. On doit renoncer à chercher l'excellence dans les objets qui nous entourent. Même

C'est un dimanche après-midi au Jardin du Luxembourg. La musique de la Garde républicaine vient de jouer, la foule en toilettes élégantes regarde passer les uniformes. Les bonnes manières qui règnent alors sont un heureux mélange de cérémonies et d'affabilité.

La musique de la Garde républicaine au Luxembourg – Gabriel Boulet – (M. sep. des Beaux-Arts de La Rochelle)



« Le mouvement égalitaire rêve de fondre tous les peuples en un seul, afin de faire disparaître les légitimes caractéristiques de chaque pays »



la gastronomie de haute cuisine évolue vers un style dépouillé et une apparence méconnaissable.

Beaucoup trouvent normal que la plus grande partie du revenu soit confisquée par l'État pour être ensuite mal gérée « pour la collectivité ». L'héritage, qui est le moyen de transmettre, au sein d'une famille, non seulement un patrimoine matériel, mais aussi une histoire, une identité, une personnalité propre, en un mot une tradition sans laquelle il n'y a pas de civilisation, l'héritage, surtout lorsqu'il est significatif, est dévoré par l'État insatiable. Malheureusement, un grand nombre de catholiques se sont laissés intoxiquer par cette idéologie égalitaire anti-propriété.

Dans le domaine politique, on atténue de plus en plus la distinction naturelle et nécessaire entre gouvernants et gouvernés. La manie obsessionnelle de ceux qui occupent les charges importantes de

direction de paraître « normaux », et d'agir en tout comme s'ils étaient de vulgaires manants, n'a de parallèle qu'avec la rage des dirigés de les rabaisser systématiquement. C'est tout le contraire de l'état d'esprit exprimé autrefois par l'aphorisme « noblesse oblige ».

La sphère religieuse n'échappe pas aux changements progressifs vers l'égalitarisme. La distinction et la hiérarchie essentielle entre clergé et fidèles sont désavouées. Les prêtres s'habillent comme des civils et les laïcs, femmes en tête, investissent les fonctions de l'autel. La pompe, les ornements sacrés, l'architecture et l'art raffiné sont rejetés et remplacés par la quasi-misère, des tissus à l'aspect ordinaire et des formes « brutes de décoffrage » allant pour certaines statues jusqu'à l'horrible.

La souveraineté du Pape est contestée ; les distinctions hiérarchiques au sein du clergé sont es-



tompées. Il devient obligatoire de traiter toutes les religions à égalité et l'Église catholique ne doit plus s'affirmer comme la seule religion véritable, car ce serait antipathique.

En parallèle, on remarquera que dans le monde entier **les uniformes des militaires**, des gendarmes et des policiers évoluent vers un vêtement uniquement fonctionnel, une variante

d'un bleu de travail, qui abandonne progressivement les composantes et la coupe qui apportaient du prestige à leur personne. Le premier élément qui donnait une note d'autorité était le couvre-chef, mais le képi traditionnel est aujourd'hui réduit à une casquette de touriste. L'uniforme témoigne d'une inégalité juste et nécessaire que le mouvement égalitaire veut dissoudre.

Au niveau international, on rêve de fondre tous les peuples et tous les états en un seul, afin de faire disparaître les légitimes caractéristiques et les différences de chaque pays et d'effacer peu à peu leur souveraineté. On remarquera que la souveraineté est, dans le droit public, l'image de la propriété. La marche forcée vers l'intégration européenne est un triste exemple de ce mouvement vers l'égalitarisme planétaire.

Une constatation dans ce sens, qui pourrait sembler anecdotique mais ne l'est pas, est celle de la décadence du rôle des ambassadeurs dans les relations internationales, accompagnant le déclin des souverainetés. L'ambassadeur, homme de salon et de représentation, fin connaisseur des mentalités du pays où il se trouve et des rapports de forces politiques parfois compliqués, voit aujourd'hui sa noble charge presque réduite à une figure d'ornement. Dans l'esprit du public, l'attaché commercial qui négocie les contrats et le chef local du service d'espionnage ont beaucoup plus d'importance.

C'est peut-être **dans le monde culturel** que les exemples de l'avancée du mouvement égalitaire sont les plus nombreux. Ils ont tous en commun d'avoir comme principe directeur l'abolition de la différence entre le beau et le laid dans la production artistique.

Égalitarisme et haine de Dieu

Même **les rapports entre les hommes et Dieu** passent par ce changement niveleur. La mentalité moderne est profondément influencée par le panthéisme, par l'immanentisme et par toutes les formes ésotériques de religion qui visent à établir entre Dieu et les hommes des rapports d'égalité, et à doter l'humanité des propriétés divines. L'athée est un égalitaire qui veut éviter l'affirmation ab-

Les limites de l'inégalité

surde selon laquelle l'homme est Dieu, et qui admet pour cela un autre concept absurde en affirmant que Dieu n'existe pas. Le laïcisme est une forme d'athéisme et, par conséquent, d'égalitarisme. Il proclame qu'il est impossible de certifier l'existence de Dieu et donc que l'homme, dans la sphère temporelle, doit agir comme si Dieu n'existait pas, c'est-à-dire comme une personne ayant détrôné Dieu.

Saint Thomas enseigne¹ que la diversité des créatures et leur échelonnement hiérarchique sont un bien en soi, car les perfections du Créateur resplendissent mieux dans la Création de cette manière. Il ajoute que, parmi les anges², comme parmi les hommes, dans le Paradis terrestre comme sur cette terre d'exil³, la Providence institua l'inégalité. C'est pourquoi un univers de créatures égales éliminerait dans toute la mesure du possible la ressemblance des créatures avec leur Créateur. Haïr par principe toute espèce d'inégalité revient donc à s'opposer métaphysiquement

Les hommes sont tous égaux par leur nature et diffèrent seulement par leurs accidents. Les droits qui leur viennent du simple fait d'être hommes sont égaux pour tous: droit à la vie, à l'honneur, à des conditions d'existence suffisantes et donc au travail, à la propriété et à la pratique de la vraie religion. Les inégalités qui portent atteinte à ces droits se dressent contre l'ordre instauré par la Providence.

Toutefois, si elles respectent ces limites, les inégalités provenant d'accidents comme la vertu, le talent, la beauté, la force, la famille, la tradition, etc. sont justes et conformes à l'ordre de l'univers⁴.

4. Cf. Pie XII, Message radiodiffusé de Noël, 1944, «Discorsi e Radiomessaggi», vol. VI, p. 239.

aux meilleurs éléments de ressemblance entre le Créateur et la création: c'est haïr Dieu.

1. Cf. « Contre les Gentils », II, 45 ; « Somme Théologique », I, q. 47, a. 2. — 2. Cf. « Somme Théologique », I, qq. 50, a. 4. — 3. Cf. op. cit., I, q. 96, a. 3 et 4.

Tous ces exemples d'avancées du mouvement égalitaire, dans tous les domaines et dans tous les pays, en suscitent sans doute bien d'autres dans l'esprit du lecteur. On pourrait discuter si telle ou telle modification trouve une justification dans le fait de rectifier un abus évident ou si telle nouveauté est un changement admissible. Mais on est bien obligé de s'étonner que toutes les solutions proposées aux problèmes d'aujourd'hui aillent toujours dans un sens égalitaire. Il n'y a pour ainsi

dire pas une transformation qui ne produise un nivellement, qui ne favorise, directement ou non, le cheminement de la société vers un état de choses complètement égalitaire. Cette uniformité dans le mouvement n'est pas naturelle. C'est une façon de forcer la réalité pour faire vivre un désir. L'éga-

lité est le but vers lequel tendent les aspirations des masses, la mystique qui gouverne l'action de presque tous les hommes, l'idole sous l'égide de laquelle l'humanité espère trouver son âge d'or.

Le caractère religieux du mouvement égalitaire

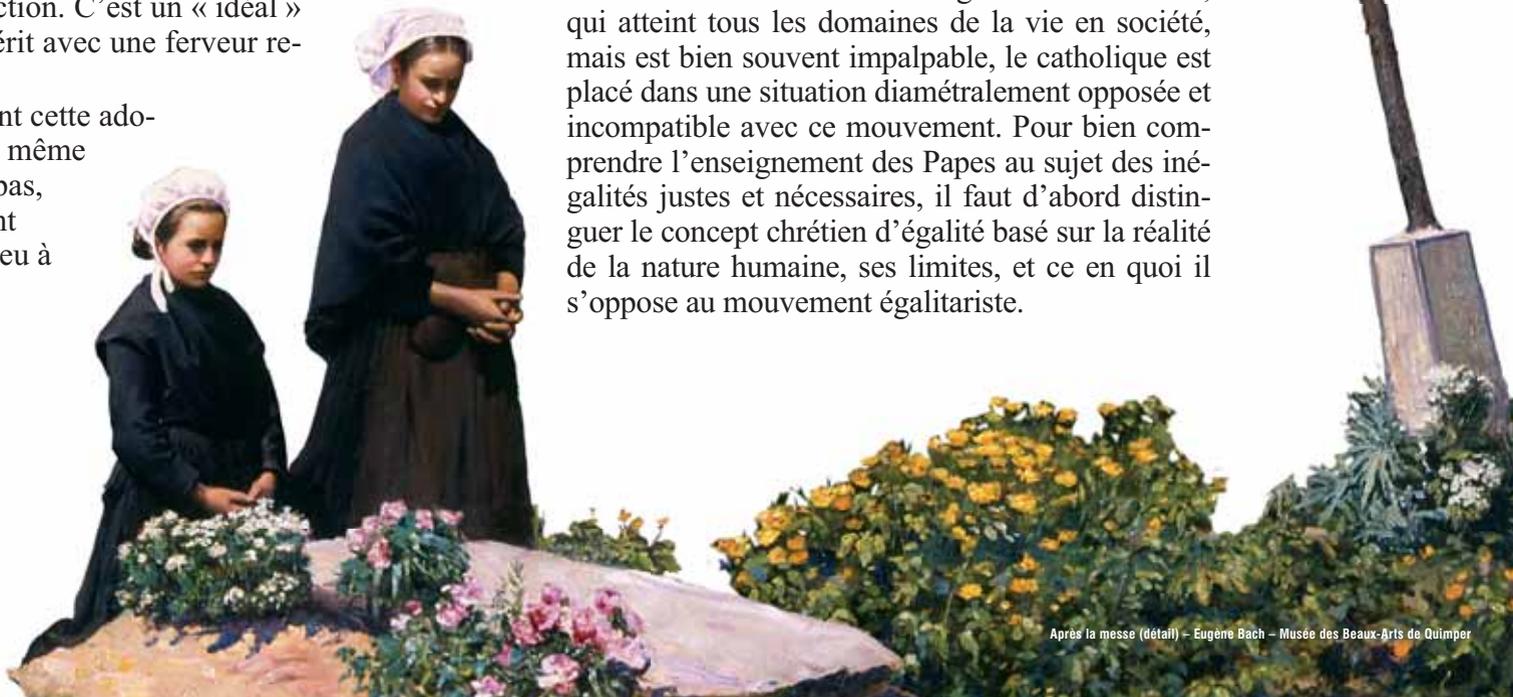
Ce mouvement, ou plutôt cette révolution impalpable, possède un fort caractère religieux parce que c'est une mystique. L'égalité, arborée en valeur métaphysique suprême, prétend être le principe directeur en fonction duquel tous les hommes doivent s'ordonner s'ils veulent atteindre la perfection. C'est un « idéal » que l'on chérit avec une ferveur religieuse.

D'où vient cette adoration, alors même qu'elle n'a pas, à proprement parler, de dieu à vénérer et

de culte à pratiquer ? Elle trouve son intensité impétueuse dans la passion de l'orgueil qui amène celui qui y cède à aimer l'égalitarisme de toute la force de son âme. Car l'orgueilleux, qui prétend d'abord être au-dessus de tout, très vite veut surtout qu'il n'y ait personne au-dessus de lui, quitte pour cela à tout niveler.

L'égalitarisme est donc un mysticisme religieux et, comme tout mysticisme, il est intolérant. Le vent qui souffle dans le monde d'aujourd'hui est un vent d'intolérance égalitaire. Cette intolérance est d'ailleurs l'un des éléments qui prouvent son caractère religieux, et elle peut aller jusqu'à la persécution.

En face de cette révolution égalitaire universelle, qui atteint tous les domaines de la vie en société, mais est bien souvent impalpable, le catholique est placé dans une situation diamétralement opposée et incompatible avec ce mouvement. Pour bien comprendre l'enseignement des Papes au sujet des inégalités justes et nécessaires, il faut d'abord distinguer le concept chrétien d'égalité basé sur la réalité de la nature humaine, ses limites, et ce en quoi il s'oppose au mouvement égalitariste.



Tout le village est présent pour la très belle procession du Saint Sacrement qui traverse et bénit les champs lors de la Fête-Dieu. Le maire et son conseil municipal se relaient pour porter le dais et la maréchaussée participe avec dévotion ; en avant, une statue de la Vierge est portée par les jeunes filles ; sur le parcours, on s'agenouille pour adorer Notre Seigneur qui passe. Saint Augustin a décrit ce que serait une société véritablement chrétienne : « Imaginez une armée constituée de soldats comme en forme la doctrine de Jésus-Christ, des gouvernants, des maris, des épouses, des parents, des enfants, des maîtres, des serviteurs, des rois, des juges, des contribuables, des collecteurs d'impôts comme les veut la doctrine chrétienne ! Et osez encore dire que cette doctrine est opposée aux intérêts de l'Etat ».



Rappel d'une vérité oubliée :
l'idéal catholique d'une **société**
fraternelle,

parce qu'harmonieusement
inégalitaire



« Les catholiques ont peu à peu abandonné leur vision du monde qui avait modelé une authentique civilisation chrétienne »

Il y a deux conceptions de l'égalité, radicalement opposées. Et la ligne de partage de ces deux points de vue antagonistes divise la société en deux camps irréconciliables.

La première à s'affirmer, dans l'histoire du monde, est la conception chrétienne. Elle apparaît avec l'évangélisation et vient remettre en cause la cruauté du monde païen. En conséquence de l'enseignement de Notre Seigneur Jésus-Christ, les hommes comprennent qu'étant tous fils de Dieu, ils sont tous égaux du simple fait de leur appartenance à l'humanité. Tous les droits inhérents à la nature humaine sont les mêmes pour tous, à commencer par les premiers d'entre eux: le droit à la vie, à la dignité et à l'honneur, et donc à la liberté, ainsi que le droit de propriété qui est le droit de posséder les fruits de son travail, conséquence directe de la dignité et de la liberté de la personne humaine.

Jusqu'alors, le monde païen de l'antiquité refusait de reconnaître cette égalité fondamentale de tous les êtres humains. D'où l'esclavage, la condition inférieure de la femme, le mépris de la vie

humaine et toutes les manifestations d'injustices et de cruautés d'un monde barbare et primitif qui bridait le plein épanouissement de la personne.

Pour le chrétien, et pour tous ceux qui se réfèrent à cette pensée, il n'y a pas de « sous-humanité » que l'on pourrait priver de ses droits fondamentaux. Ainsi, le droit à la vie est le même pour toutes les personnes humaines, quel que soit leur âge ou leur condition physique.

Par contre, cette conception chrétienne de l'égalité reconnaît qu'il y a des inégalités qui sont justes et nécessaires. Ce ne sont pas des inégalités « essentielles », liées à la nature humaine, mais simplement « circonstanciées ». C'est le cas du talent, de la beauté, de la vertu, du savoir et même de la naissance et de la richesse. Par exemple, l'inégalité qui existe entre l'élève et le professeur est une inégalité juste et nécessaire.

De la même façon que le benjamin dans une grande famille ne recevra pas le traitement de l'aîné, car chacun occupe une place hiérarchisée, de même, pour que la société puisse assurer l'épanouissement de chacun de ses membres, toutes les

inégalités justes et nécessaires doivent être reconnues.

Ce fut là l'enseignement constant de l'Église catholique affirmant cette double réalité : les êtres humains sont tous égaux en ce qui concerne les droits essentiels découlant de la nature humaine, mais il y a en même temps des inégalités circonstanciellees qui sont justes et nécessaires. On trouvera plus avant, en page 18, de nombreuses citations de l'enseignement des Papes dans ce sens.

En conséquence, pendant les siècles où la vision catholique du monde fut matrice de civilisation, l'âge, l'éducation, la culture, le métier, les biens et une foule d'autres circonstances nuançaient les rapports au sein de la société, marquaient les lois, les coutumes l'économie, et communiquaient une note de hiérarchie, de respect, de gravité à toute la vie publique et particulière. Il y avait là une des caractéristiques les plus notables de la société chrétienne.

Il serait sans doute exagéré d'affirmer qu'aujourd'hui toutes ces nuances ont été abolies. Cependant, on ne peut que reconnaître que beaucoup ont



Photo Wikimedia Commons

La sortie de La Madeleine, Jean Béraud – C'est la sortie de la messe, un dimanche à l'église de La Madeleine à Paris. Les fidèles descendent les marches et s'éloignent, chacun vers son foyer. S'appêtant à franchir la grille, un homme à la barbe blanche, missel à la main, nous regarde. Au premier plan, une femme se hâte avant que la pluie fine ne se remette à tomber sur le pavé humide. Derrière elle, une dame, accompagnée de sa fille élégamment vêtue de bleu, se dirige vers l'un des employés de maison, sur la gauche. On voit un cocher, avec sa redingote et des boutons dorés, qui se tient bien droit ; un domestique en gants blancs et un chauffeur d'automobile revêtu d'une blouse et d'une casquette. De dos, une nourrice avec ses rubans rouge ponceau qui tombent du bonnet donne la main à son petit lutin. Chaque détail de ce tableau vaut la peine d'être regardé. La scène évoque l'idéal chrétien d'une société fraternelle qui respecte les inégalités nécessaires, justes et harmonieuses.

Fils de lumière et fils des ténèbres

L'âme généreuse lorsqu'elle rencontre une supériorité quelconque – supériorité d'âge, de talent, d'éducation, d'instruction, d'intelligence, de charme, surtout de vertu – s'enchanté parce qu'elle aime la hiérarchie, l'ordre et le respect ; elle aime vénérer, rendre hommage, elle a de la considération pour ce qui est plus qu'elle, elle admire, elle veut du bien, elle désire servir et conserver parce qu'elle voit dans chaque inégalité légitime un degré de plus qui la rapproche de Dieu.

C'est cette position d'âme qui fait qu'elle admire les objets plus jolis, ceux de plus de valeur, ceux qui ont plus de portée artistique parce qu'ils sont supérieurs au commun et que tout ce qui est supérieur mérite l'admiration.

Lorsque le révolté égalitaire voit une supériorité, il est rempli de jalousie, il n'admire pas, il déteste et cherche à renverser.

Il ne peut supporter que les autres aient plus que lui. C'est une âme bouchée, fermée, obstruée, aveugle à ce qui est supérieur et qui se sent mal devant ce qui est supérieur.

L'un est fils de lumière et l'autre fils des ténèbres. Lorsqu'une âme admire, elle s'illumine et se remplit de joie. Lorsque l'âme est remplie d'envie, elle est amère, indignée, triste et assombrie par la jalousie ; rien ne lui suffit et elle veut continuellement retirer quelque chose aux autres.

complètement disparu et que le peu qui reste diminue et pâlit de jour en jour.

Les catholiques ont peu à peu abandonné leur vision du monde qui avait modelé une authentique civilisation chrétienne et se sont laissé emmener, par un processus égalitaire qui passe bien souvent inaperçu, bien loin de leur idéal d'une société vraiment fraternelle parce qu'harmonieusement inégalitaire.

Comment en est-on arrivé à la société d'aujourd'hui, qui se caractérise par une révolte continuelle de celui qui est moins contre celui qui est plus, par le refus de l'hommage dû à celui qui est plus, à commencer par Dieu, par une révolte contre toutes les inégalités les plus explicables et les plus nécessaires ?

Cela s'est fait par un lent processus, transformant peu à peu toutes les manifestations de la vie en société et imposant une deuxième conception de l'égalité, opposée à la conception chrétienne.

La conception matérialiste de l'égalité nie la nature humaine

La deuxième conception de l'égalité est l'exact opposé de la précédente. Cette égalité-là, barbare et dangereuse, nie au fond qu'il y ait une nature humaine stable et que des droits découlent du fait d'y appartenir.

Cette conception de l'égalité renoue avec le vieux paganisme tout en trouvant sa pleine affirmation dans le matérialisme évolutionniste marxiste et elle infecte de larges secteurs de nos concitoyens à la mentalité socialiste, y compris, hélas ! dans les milieux catholiques.

Niant la réalité de la nature humaine, les adeptes de cette théorie se convaincront que les droits fondamentaux ne sont pas égaux pour tous. Voilà pourquoi l'enfant dans le ventre de sa mère n'est pas pour eux une personne humaine et n'a pas droit à la vie. Voilà pourquoi le vieillard, le malade ou l'infirmes n'a pas, pour eux, le même droit à la vie que le bien portant.

Ils nient la dignité inhérente de la personne humaine et, pour cela, ne voient aucune raison de faire obstacle aux manipulations de l'ingénierie génétique qui pourrait aller jusqu'à « créer » un nouvel être humain.

S'ils sont prompts à accepter le libertinage, ils rejettent l'authentique liberté de la personne humaine, maintenue en une sorte de minorité perpétuelle, incapable d'assumer son destin et que le « Big Brother » de l'État doit prendre en charge toute sa vie. En conséquence, ils refusent aussi à celle-ci la pleine disposition des fruits de son travail qui doivent retourner, dans leur plus grande partie, à la « collectivité » au moyen d'impôts confiscatoires.

Par contre, les fanatiques de la jalousie égalitariste voudraient un monde où toutes les inégalités « circonstancielles » soient supprimées.

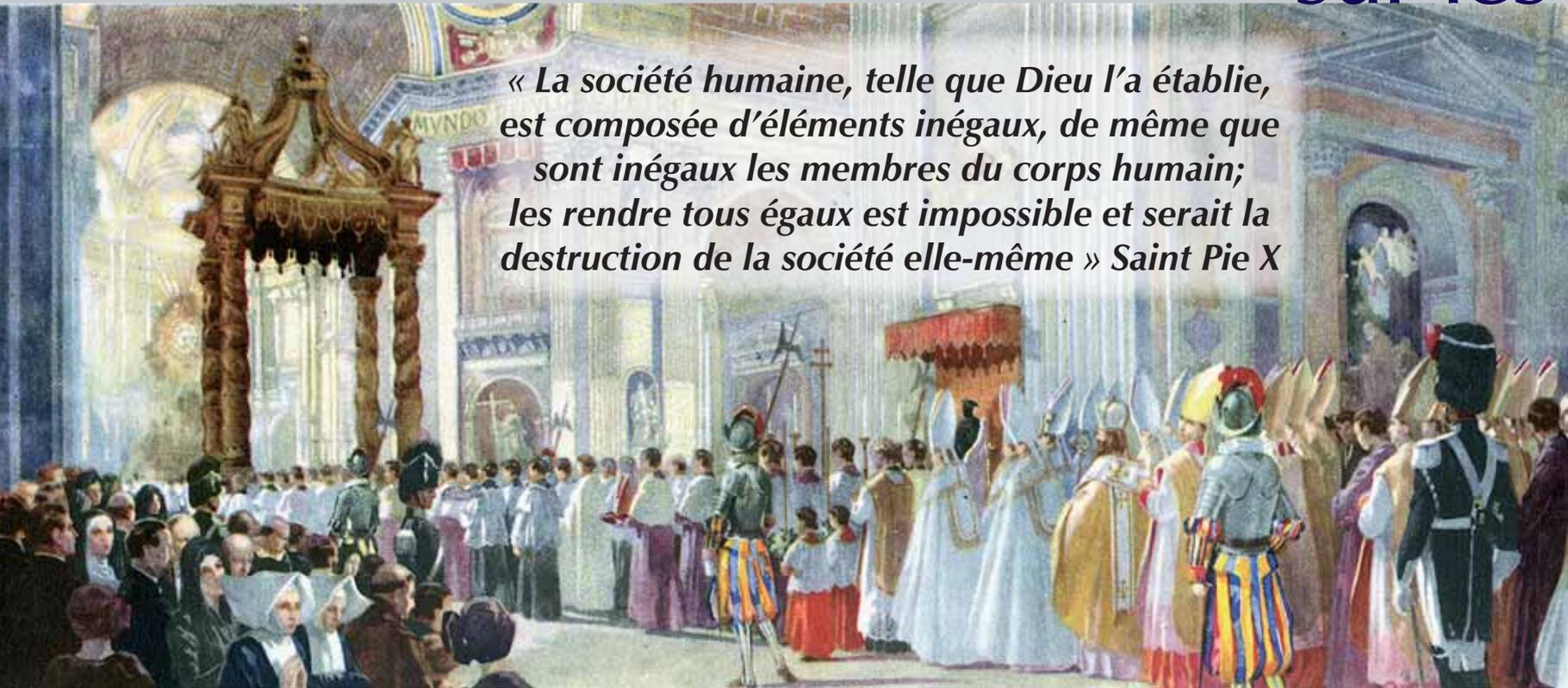
Ainsi, ils souhaitent que tous aient le même savoir, utopie irréalisable et nocive. Ils brûlent du désir que personne ne soit plus riche que l'autre, que personne n'ait un statut social plus important qu'un autre et, si c'était possible, ils feraient en sorte que tous aient les mêmes caractéristiques physiques, y compris d'ailleurs en effaçant la différence – nécessaire et légitime – entre l'homme et la femme, les remplaçant par des « individus » au sexe changeant et incertain.

Le moteur de cette conception de l'égalité est l'envie, la jalousie. C'est la passion égalitaire dévorante qui fait que l'on préfère la misère généralisée, pourvu qu'il n'y ait personne au-dessus qui ne possède plus que soi-même. Elle produit la ruine et le désespoir chaque fois que l'on essaye de l'implanter dans une société et dans la mesure où elle s'y enracine.

Le monde ne sortira pas de la crise, profonde dans tous les domaines, où il est plongé tant que la conception héritée de la Civilisation chrétienne ne l'aura emporté sur l'envie égalitariste dévorante et que l'on ne sera pas revenu à l'idéal catholique d'une société fraternelle, parce qu'harmonieusement inégalitaire.

Doctrine de l'Église : L'enseignement des sur les

« La société humaine, telle que Dieu l'a établie, est composée d'éléments inégaux, de même que sont inégaux les membres du corps humain; les rendre tous égaux est impossible et serait la destruction de la société elle-même » Saint Pie X



Papes inégalités justes et nécessaires



« Cette inégalité tourne au profit de tous, car la vie sociale requiert un organisme très varié et des fonctions fort diverses ; et ce qui porte les hommes à se partager ces fonctions, c'est surtout la différence de leurs conditions respectives »



Les textes pontificaux présentés ici attestent que, d'après l'enseignement de l'Église, la société chrétienne doit être constituée de classes aux inégalités proportionnées qui trouvent à la fois leur propre bien et le bien commun dans une collaboration harmonieuse.

Mais en aucun cas, ces inégalités ne doivent léser les droits appartenant à l'homme du simple fait qu'il est homme. Car selon le très sage dessein du Créateur, la nature humaine, qui est la même pour tous les hommes, les rend ipso facto tous égaux en ce qui concerne ces droits.

1. L'inégalité de droits et de pouvoir émane de l'Auteur même de la nature

Léon XIII dans l'encyclique *Quod apostolici muneris* (28-12-1878) enseigne:

« En effet, bien que les socialistes, abusant de l'Évangile lui-même pour tromper plus facilement les gens malavisés, aient accoutumé de le torturer pour le conformer à leurs doctrines, la vérité est qu'il y a une telle différence entre leurs dogmes pervers et la très pure doctrine de Jésus-Christ, qu'il ne saurait y en avoir de plus grande. "Car qu'y a-t-il de commun entre la justice et l'iniquité ? Quelle union peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres ?" (II, Cor. 6, 14). Les socialistes ne cessent, comme nous le savons, de proclamer que tous les hommes sont, par nature, égaux en-

tre eux et, à cause de cela, ils prétendent qu'on ne doit au pouvoir souverain ni honneur, ni respect, ni obéissance aux lois, sauf à celles qu'ils auraient sanctionnées d'après leur bon vouloir.

« Au contraire, d'après les documents évangéliques, l'égalité des hommes consiste dans le fait que tous ayant la même nature, tous sont appelés à la même très haute dignité de fils de Dieu, et qu'ayant tous une seule et même fin, nous serons tous jugés selon la même loi et recevrons le châ-timent ou la récompense suivant notre mérite. Cependant, il y a une inégalité de droits et de pouvoir qui émane de l'Auteur même de la nature, en vertu de qui "toute paternité prend son nom au ciel et sur la terre" (Ephes., III, 15)¹. »

1. *Acta Sanctae Sedis, Typis Polyglottae Officinae, Romae, 1878, vol. XI, p. 372.*

2. L'univers, l'Église et la société civile reflètent l'amour de Dieu dans une inégalité organique

Dans la même encyclique, le Pontife affirme :

« Car Celui qui a créé et qui gouverne toutes les choses les a disposées, dans sa prévoyante sagesse, de manière à ce que les inférieures aidées par les moyennes et celles-ci par les supérieures, toutes atteignent leur fin. De même donc qu'Il a voulu que, dans le royaume céleste, les chœurs des anges

fussent distincts et subordonnés les uns aux autres, de même Il a établi dans l'Église des différents degrés dans les ordres et une diversité des fonctions, en sorte que tous ne fussent pas apôtres, "ni tous docteurs, ni tous pasteurs" (I Cor. 12, 28); ainsi a-t-Il constitué dans la société civile plusieurs ordres différents en dignité, en droits et en pouvoir, afin que l'État, comme l'Église, formât un seul corps composé d'un grand nombre de membres, les uns plus nobles que les autres, mais tous nécessaires les uns aux autres et soucieux du bien commun². »

2. *Acta Sanctae Sedis, Typis Polyglottae Officinae, Romae, 1878, vol. XI, p. 372.*

3. Les socialistes déclarent que le droit de propriété est une invention humaine répugnant à l'égalité naturelle entre les hommes

Et un peu plus loin, il déclare :

« Quant à la tranquillité publique et domestique, la sagesse catholique, appuyée sur les préceptes de la loi divine et naturelle, y pourvoit très prudemment par ses doctrines et enseignements sur le droit de propriété et sur le partage des biens acquis pour les nécessités et utilités de la vie. Car, tandis que les socialistes présentent le droit de propriété comme une invention humaine répugnant à l'égalité naturelle entre les hommes, tandis que, récla-

mant la communauté des biens, ils proclament qu'on ne saurait supporter patiemment la pauvreté et qu'on peut impunément violer les possessions et les droits des riches, l'Église reconnaît beaucoup plus utilement et sagement que l'inégalité existe entre les hommes, naturellement dissemblables par les forces du corps et de l'esprit, et que cette inégalité existe même dans la possession des biens; elle ordonne, en outre, que le droit de propriété et de domaine, provenant de la nature même, soit maintenu intact et inviolable dans les mains de qui le possède³. »

3. *Ibidem*, p. 374.

4. Rien ne répugne tant à la raison qu'une égalité mathématique entre les hommes

Dans l'encyclique *Humanum genus* (20-04-1884), Léon XIII dit encore :

« Si l'on considère que tous les hommes sont de même race et de même nature et qu'ils doivent tous atteindre la même fin dernière, et si l'on regarde les devoirs et les droits qui découlent de cette communauté d'origine et de destinée, on ne peut douter qu'ils ne soient tous égaux. Mais comme ils n'ont pas tous les mêmes ressources d'intelligence et qu'ils diffèrent les uns des autres, soit par les facultés de l'esprit, soit par les énergies physiques,

comme enfin il existe entre eux mille distinctions de coutumes, de goûts, de caractères, rien ne répugne tant à la raison que de prétendre les ramener tous à la même mesure et introduire dans les institutions de la vie civile une égalité rigoureuse et mathématique⁴. »

4. *Acta Sanctae Sedis, Ex Typographia Polyglotta, Romae*, 1906, vol. XVI, p. 427.

5. Les inégalités sont la condition d'une société organique

Le Pape Léon XIII poursuit :

« De même que la parfaite constitution du corps humain résulte de l'union et de l'assemblage des membres qui n'ont ni les mêmes forces ni les mêmes fonctions, mais dont l'heureuse association et le concours harmonieux donnent à tout l'organisme sa beauté plastique, sa force et son aptitude à rendre les services nécessaires, de même, au sein de la société humaine, se trouve une variété presque infinie de parties dissemblables. Si elles étaient toutes égales entre elles et libres d'agir à leur guise, chacune pour son compte, rien ne serait plus difforme qu'une telle société. Si, au contraire, par une sage hiérarchie des mérites, des goûts, des aptitudes, chacune d'elles concourt au bien général, vous voyez se dresser devant vous l'image d'une société bien ordonnée et conforme à la nature⁵. »

5. *Ibidem*.

6. L'inégalité sociale profite à tous

Dans l'encyclique *Rerum novarum* (15-5-1891), Léon XIII revient sur l'inégalité sociale :

« Le premier principe à mettre en avant, c'est que l'homme doit prendre en patience sa condition; il est impossible que, dans la société civile, tout le monde soit élevé au même niveau.

« C'est là ce que poursuivent bien sûr les socialistes; mais contre la nature, tous les efforts sont vains. C'est elle, en effet, qui a disposé parmi les hommes des différences aussi multiples que profondes : différences d'intelligence, de talent, d'habileté, de santé, de force; différences nécessaires, d'où naît spontanément l'inégalité des conditions.

« Cette inégalité, d'ailleurs, tourne au profit de tous, de la société comme des individus: car la vie sociale requiert un organisme très varié et des fonctions fort diverses; et ce qui porte précisément les hommes à se partager ces fonctions, c'est surtout la différence de leurs conditions respectives⁶. »

6. *Acta Sanctae Sedis, Ex Typographia Polyglotta, Romae, 1890-91, vol. XXIII, p. 648.*

7. Les classes sociales doivent s'intégrer dans la société de la même façon que les divers membres du corps humain s'ajustent entre eux

Un peu plus loin, le Pontife déclare: « L'erreur capitale dans la question présente, c'est de croire que les deux classes sont ennemies-nées l'une de l'autre comme si la nature avait armé les riches et les pauvres pour qu'ils se combattent mutuellement dans un duel obstiné. C'est là une affirmation tellement déraisonnable et fausse que la vérité se situe à l'opposé.

« Car de même que dans le corps humain les différents membres s'ajustent entre eux et déterminent ces relations harmonieuses appelées symétrie, de même la nature exige que dans la société les classes s'intègrent les unes aux autres

et que, de leur collaboration mutuelle, naisse un juste équilibre. Elles ont un impérieux besoin l'une de l'autre : il ne peut y avoir de capital sans travail, ni de travail sans capital. La concorde engendre l'ordre et la beauté alors que d'un conflit perpétuel ne peut résulter que la confusion de luttes sauvages⁷. »

7. *Acta Sanctae Sedis, Ex Typographia Polyglotta, Romae, 1890-91, vol. XXIII, p. 648-649.*

« La nature exige que dans la société les classes s'intègrent les unes aux autres et que, de leur collaboration mutuelle, naisse un juste équilibre ».

8. L'Église aime toutes les classes ainsi qu'une inégalité harmonieuse entre elles

Dans son allocution au Patriciat et à la Noblesse romaine (24-1-1903), ce même Pape enseigne:

« Les Pontifes romains ont toujours eu un égal attachement à protéger et à améliorer le sort des humbles, ainsi qu'à protéger et élever les conditions des classes supérieures. Ils sont en effet les continuateurs de la mission de Jésus-Christ, non seulement dans l'ordre religieux, mais aussi dans l'ordre social. [...]

« C'est pourquoi l'Église, en prêchant aux hommes qu'ils sont tous fils du même Père céleste, reconnaît comme une condition providentielle de la société humaine la distinction des classes; pour cette raison, Elle inculque que c'est seulement dans le respect réciproque des droits et des devoirs et dans la charité mutuelle que repose le secret du juste équilibre, du bien-être honnête, de la paix véritable et de la prospérité des peuples.

« Nous aussi, déplorant les agitations actuelles qui perturbent la vie sociale, Nous avons plus d'une fois tourné Notre regard vers les classes les plus humbles, qui sont plus perfidement assaillies par les sectes perverses, et Nous leur avons offert les soins maternels de l'Église. Plus d'une fois, Nous avons déclaré que le remède à ces maux ne

sera jamais l'égalité qui subvertit les ordres sociaux, mais cette fraternité qui, sans nuire en rien à la dignité de la position sociale, unit les coeurs de tous dans les mêmes liens de l'amour chrétien⁸. »

8. *Leonis XIII Pontificis Maximi Acta, Ex Typographia Vaticana, Romae, 1903, vol. XXII, p. 368.*

9. La société doit posséder princes et sujets, patrons et prolétaires, riches et pauvres, savants et ignorants, nobles et plébéiens

Dans le Motu proprio *Fin dalla prima* (18-12-1903), saint Pie X résume ainsi la doctrine de Léon XIII sur les inégalités sociales :

« I. La société humaine, telle que Dieu l'a établie, est composée d'éléments inégaux, de même que sont inégaux les membres du corps humain; les rendre tous égaux est impossible et serait la destruction de la société elle-même (Enc. *Quod apostolici muneris*).

« II. L'égalité des divers membres de la société réside uniquement dans le fait que tous les hommes tirent leur origine de Dieu leur Créateur, qu'ils ont été rachetés par Jésus-Christ, et qu'ils doivent, d'après la mesure exacte de leurs mérites, être jugés et récompensés ou punis par Dieu (Enc. *Quod apostolici muneris*).

Un cardinal se prépare à célébrer une messe pontificale. Prince de l'Église, héritier du Trône de Pierre, il prie, recouvert de sa longue cape rouge, avant de revêtir les ornements qui attendent sur l'autel. Son blason d'armes surplombe la scène, les cierges brillent, le clergé l'entoure. Le faste sacré de la cérémonie va se dérouler avec une majestueuse lenteur.

La messe pontificale - Marcellino Santa Maria y Sedano, 1890 - Palais Riolfo - Dépôt du Musée National du Prado

« III. En conséquence, il est conforme à l'ordre établi par Dieu qu'il y ait dans la société des princes et des sujets, des patrons et des prolétaires, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, des nobles et des plébéiens qui, tous unis par un lien d'amour, doivent s'aider réciproquement à atteindre leur fin dernière dans le ciel et, sur la terre, leur bien-être moral et matériel (Enc. *Quod apostolici muneris*)⁹. »

9. Acta Sanctae Sedis, Ex Typographia Polyglotta, Romae, 1903-1904, vol. XXXVI, p. 341.

10. Certaines démocraties poussent la perversité jusqu'à poursuivre la suppression et le nivellement des classes

De la Lettre apostolique *Notre charge apostolique*, de saint Pie X (25-8-1910) : « Le Sillon, emporté par un amour mal entendu des faibles, a glissé dans l'erreur.

« Le Sillon se propose en effet le relèvement et la régénération des classes ouvrières. Or sur cette matière, les principes de la doctrine catholique sont fixés, et l'histoire de la civilisation chrétienne est là pour en attester la bienfaisante fécondité. Notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, les a rappelés dans des pages magistrales, que les catholiques s'occupant de questions sociales doivent étudier et toujours garder sous les yeux. Il a enseigné notamment que la démocratie chrétienne doit "maintenir la diversité des classes qui est assurément le propre de la cité bien constituée, et vouloir, pour la société humaine, la forme et le caractère que Dieu, son auteur, lui a imprimés". Il a flétri "une certaine démocratie qui pousse la perversité jusqu'à attribuer, dans la société, la souveraineté au peuple et à poursuivre la suppression et le nivellement des classes"¹⁰. »

¹⁰. *Acta Apostolicae Sedis*, vol. II, nr. 16, 31-8-1910, p. 611.

11. Jésus-Christ n'a enseigné ni une égalité chimérique ni le rejet de l'autorité

Toujours dans la même Lettre apostolique, saint Pie X déclare :

« Si Jésus a été bon pour les égarés et les pécheurs, il n'a pas respecté leurs convictions erronées, quelque sincères qu'elles parussent; il les a tous aimés pour les instruire, les convertir et les

sauver. S'il a appelé à Lui, pour les soulager, ceux qui peinent et qui souffrent, ce n'était pas pour leur prêcher le désir d'une égalité chimérique. S'il a relevé les humbles, ce n'était pas pour leur inspirer le sentiment d'une dignité indépendante et rebelle à l'obéissance »¹¹.

¹¹. *Ibidem*.

12. Bien qu'égaux en nature, les hommes ne doivent pas occuper la même situation dans la vie sociale

Dans l'encyclique *Ad Beatissimi* (1-11-1914), Benoît XV affirme :

« En face de ceux qui possèdent des richesses dues à leur patrimoine ou à leur travail se dressent les prolétaires et les ouvriers brûlant de haine parce que, participant à une même nature, ils ne jouissent cependant pas de la même situation. Une fois, en effet, qu'ils ont été séduits par les tromperies des meneurs, dont ils adoptent d'ordinaire les moindres suggestions, comment leur faire comprendre que ce n'est pas parce qu'ils sont égaux par nature qu'ils doivent avoir la même situation dans la vie sociale, mais qu'à moins de circonstances défavorables, chacun occupera la place qu'il s'est procurée par sa conduite ? Ainsi, quand les pauvres attaquent les riches comme si ces derniers s'étaient emparés du bien d'autrui, ils agissent non seulement contre

la justice et la charité, mais aussi contre la raison, attendu qu'ils pourraient, s'ils le voulaient, améliorer par un travail honnête et persévérant leur propre condition. Il est superflu de rappeler à quelles conséquences, désastreuses pour les individus comme pour la société, mène cette haine de classes¹². »

12. *Acta Apostolicae Sedis*, vol. VI, n° 18, 18-11-1914, p. 571- 572.

13. Le traitement fraternel entre supérieurs et inférieurs ne doit pas faire disparaître la variété de conditions et la diversité des classes sociales

Benoît XV poursuit :

« Cet amour fraternel n'aura pas pour effet de faire disparaître la variété des conditions, ni par conséquent la diversité des classes sociales, pas plus que dans un corps vivant il n'est possible à tous les membres d'avoir la même fonction ni la même dignité. Cette affection mutuelle fera toutefois que les plus élevés s'abaisseront en quelque sorte vers les plus humbles, et les traiteront non seulement selon la justice, comme cela doit être, mais encore avec bienveillance, douceur et patience; les humbles, de leur côté, se complairont dans la prospérité des personnes plus élevées et en attendront l'appui avec confiance; tout comme, dans

une même famille, les plus jeunes se reposent sur la protection et l'assistance des aînés¹³. »

13. *Ibidem*, p. 572.

14. Respecter la hiérarchie sociale pour le plus grand avantage des individus et de la société

Benoît XV dans sa Lettre *Soliti Nos* (11-3-1920) adressée à Mgr Marelli, évêque de Bergame, déclare :

« Ceux qui occupent des situations inférieures quant au rang et à la fortune doivent bien se convaincre que la diversité de classes sociales vient de la nature même, et c'est donc de la volonté divine que l'on doit répéter "qu'Elle a créé les grands et les petits" (Sag. 6, 8), pour le plus grand avantage des individus et de la société. Ces humbles doivent se pénétrer de cette vérité : quelque amélioration qu'ils apportent à leur situation tant par leurs efforts personnels qu'avec le concours des gens de bien, il leur restera toujours, comme aux autres hommes, un lourd héritage de souffrances. S'ils ont cette exacte vision de la réalité, ils ne s'épuiseront point en inutiles efforts pour s'élever à un niveau supérieur à leurs capacités, et ils supporteront les maux inévitables avec la résignation et le courage que donne l'espérance de biens éternels¹⁴. »

14. *Acta Apostolicae Sedis*, vol. XII, n2 4, 1-4-1920, p. 111.

15. On ne doit pas exciter l'animosité contre les riches en incitant les masses à l'inversion de l'ordre de la société

Dans une lettre du 5 juin 1929 adressée à Mgr Achille Liénart, évêque de Lille, la Sacrée Congrégation du Concile rappelle des principes de la doctrine sociale catholique et des directives pratiques d'ordre moral émanant de la suprême autorité ecclésiastique :

« “Ceux qui se glorifient du titre de chrétiens, qu'ils soient pris isolément ou groupés en associations, ne doivent pas, s'ils ont conscience de leurs obligations, entretenir entre les classes sociales des inimitiés et des rivalités, mais la paix et la charité mutuelle” » (Pie X, *Singulari quadam*, 24-9-1912).

« “Que les écrivains catholiques, en prenant la défense de la cause des prolétaires et des pauvres, se gardent d'employer un langage qui puisse inspirer au peuple de l'aversion pour les classes supérieures de la société. [...] Qu'ils se souviennent que Jésus-Christ a voulu unir tous les hommes par le lien d'un amour réciproque, qui est la perfection de la justice et qui entraîne l'obligation de travailler mutuellement au bien les uns des autres” » (Instruction de la S. C. des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, 27 -1-1902).

« “Ceux qui président à ce genre d'institutions (ayant pour but de promouvoir le bien des ouvriers) doivent se souvenir [...] que rien n'est plus propre à assurer le bien général que la concorde et la bonne harmonie entre toutes les classes, et que la charité chrétienne en est le meilleur trait d'union. Ceux-là travailleraient donc fort mal au bien de l'ouvrier qui, prétendant améliorer ses conditions d'existence, ne l'aideraient que pour la conquête de biens éphémères et fragiles d'ici-bas, négligeraient de disposer les esprits à la modération par le rappel des devoirs chrétiens, bien plus, iraient jusqu'à exciter encore davantage l'animosité contre les riches, en se livrant à ces déclarations amères et violentes par lesquelles des hommes étrangers à nos croyances ont coutume de pousser les masses au bouleversement de la société” (Benoît XV à l'évêque de Bergame, 11-3- 1920)¹⁵. »

15. *Acta Apostolicae Sedis*, vol. XXI, nr 10, 3-8-1929, p. 497-498.

16. L'inégalité de droits est légitime

Pie XI, dans l'encyclique *Divini Redemptoris* (19-3-1937), affirme : « Nous devons avertir que se trompent honteusement ceux qui ont la légèreté d'opiner que dans la société civile les droits de tous les citoyens sont égaux et qu'il n'existe pas de hiérarchie sociale légitime¹⁶. »

16. *Acta Apostolicae Sedis*, vol. XXIX, n2 4, 31-3-1937, p. 81.

17. Les ressemblances et différences entre les hommes trouvent leur place appropriée dans l'ordre absolu de l'être

De Pie XII, message radiodiffusé de Noël 1942 : « Si la vie sociale comporte l'unité interne, elle n'exclut pas pour autant les différences demandées par la réalité et par la nature. Mais pourvu qu'on s'attache avec fermeté au suprême Législateur, Dieu, pour tout ce qui regarde l'homme, les ressemblances aussi bien que les différences entre les hommes trouvent leur place appropriée dans l'ordre absolu de l'être, des valeurs, et aussi par conséquent, de la moralité. Que soit ébranlé ce fondement, aussitôt s'ouvre au contraire un dangereux fossé entre les divers domaines de la culture et se manifestent une incertitude et une fragilité des contours, des limites et des valeurs¹⁷. »

17. *Discorsi e Radiomessaggi di Sua Santità Pio XII*, Tipografia Poliglotta Vaticana, vol. IV, p. 331.

18. Les rapports humains produisent toujours et nécessairement une échelle de gradations et de différences

De l'allocution de Pie XII aux ouvriers de Fiat (31-10-1948) : « L'Église ne promet pas l'égalité absolue que d'autres proclament, parce qu'elle sait que les rapports humains produisent toujours et né-



cessairement une échelle de gradations et de différences dans les qualités physiques et intellectuelles, dans les dispositions et tendances internes, dans les occupations et responsabilités. Mais elle assure en même temps la pleine égalité dans la dignité, tout comme dans le cœur de Celui qui appelle à Lui tous les hommes fatigués et éprouvés¹⁸. »

18. *Discorsi e Radiomessaggi di Sua Santità Pio XII*, Tipografia Poliglotta Vaticana, vol. X, p. 266.

« *Les inégalités ne sont pas des défauts de la création, mais d'excellentes qualités où se reflète la perfection infinie et adorable de son Auteur.* »

19. Établir l'égalité absolue serait détruire l'organisme social

Pie XII dans un discours à un groupe de fidèles de la paroisse italienne de Marsciano, Pérouse (4-6-1953) déclare : « Il faut que vous vous sentiez véritablement frères. Il ne s'agit pas d'une simple allégorie: vous êtes vraiment enfants de Dieu et par conséquent vraiment frères.

« Et bien, les frères ne naissent ni ne restent tous égaux: les uns sont forts, les autres faibles; les uns intelligents, les autres incapables; il se peut que l'un soit anormal, et il peut arriver aussi qu'un autre devienne indigne. Il existe donc inévitablement une certaine inégalité matérielle, intellectuelle, morale, dans une même famille. [...] Prétendre à l'égalité absolue de tous serait la même chose que prétendre donner des fonctions identiques à des membres différents du même organisme¹⁹. »

19. *Discorsi e Radiomessaggi di Sua Santità Pio XII, Tipografia Poliglotta Vaticana, vol. XV, p. 195.*

20. Celui qui ose nier la diversité des classes sociales contredit l'ordre même de la nature

Jean XXIII enseigne dans l'encyclique *Ad Petri cathedram* (29-6-1959) :

« Il est nécessaire d'établir toujours plus entre les classes sociales la concorde que l'on recherche entre les peuples. Si cela n'arrive pas, il peut en résulter des haines et des dissensions, comme nous le voyons déjà ; de là, naîtront des troubles, des révolutions et parfois des massacres, la diminution progressive de la richesse et les crises qui affectent l'économie publique et privée. I...]

« Celui qui ose donc nier la diversité des classes sociales contredit l'ordre même de la nature. Ceux qui s'opposent à cette collaboration amicale et nécessaire entre les classes cherchent aussi sans aucun doute à troubler et à diviser la société, au plus grand dam du bien public et privé. (...) Il est

vrai que chaque classe, chaque catégorie de citoyens peut défendre ses propres droits, pourvu qu'elle le fasse dans la légalité et sans violence, dans le respect des droits d'autrui, tout aussi inviolables que les siens. Tous sont frères; il faut donc que toutes les questions se résolvent amicalement, dans une charité fraternelle et mutuelle²⁰. »

20. *Acta Apostolici Sedis*, vol. LI, n° 10, 22-7-1959, p. 505-506.

21. Une société sans classes : dangereuse utopie

Jean Paul II déclarait dans l'homélie prononcée au cours de la messe pour les jeunes étudiants de Belo Horizonte, Brésil (1-7-1980) :

« J'ai perçu qu'un jeune chrétien cesse d'être jeune et n'est plus chrétien depuis longtemps quand il se laisse séduire par des doctrines ou des idéologies qui prônent la haine ou la violence. [...]

« J'ai appris qu'un jeune commence dangereusement à vieillir lorsqu'il se laisse tromper par le principe, facile et commode, que "la fin justifie les moyens", quand il en vient à croire que le seul espoir d'améliorer la société consiste à promouvoir la lutte et la haine contre les groupes sociaux, dans l'utopie d'une société sans classes qui se traduit bien vite par la création de nouvelles classes²¹. »

21. *Insegnamenti di Giovanni Paolo II*, vol. III, 2, Libreria Editrice Vaticana, 1980, p. 8.

22. L'inégalité des créatures est une condition pour que la Création rende gloire à Dieu

Aux textes pontificaux transcrits ci-dessus, il convient d'ajouter quelques arguments du Docteur Angélique pour justifier l'existence de l'inégalité entre les créatures. Celui-ci affirme dans la *Somme Théologique* :

« Ainsi, dans les choses naturelles, les espèces paraissent avoir été ordonnées par degré. Par exemple, les choses mixtes sont plus parfaites que les éléments qui les composent, les plantes l'emportent sur les minéraux, les animaux sur les plantes, les hommes sur les animaux, et dans chacun de ces ordres de créatures on trouve une espèce qui vaut mieux que d'autres. C'est pourquoi la divine Sagesse ayant été cause de la distinction des êtres, afin que l'univers fût parfait, Elle a voulu pour la même raison qu'il y eût de l'inégalité entre les créatures. Car l'univers ne serait pas parfait s'il n'y avait dans les êtres qu'un seul degré de bonté²². »

22. Saint Thomas d'Aquin, *Somme Théologique*, I, q. 47, a. 2.

Ce ne serait en effet pas en accord avec la perfection de Dieu de créer un seul être. Car aucun être créé, aussi excellent qu'on l'imagine, ne serait en condition de refléter adéquatement, à lui seul, les infinies perfections de Dieu.

Les créatures sont donc nécessairement multiples; non seulement multiples, mais aussi nécessairement inégales. Tel est l'enseignement du saint Docteur :

« On doit préférer plusieurs biens finis à un seul, pour cette raison qu'ils ont plus d'étendue. Or, la bonté de toute créature est finie car elle reste au-dessous de l'infinie bonté de Dieu. Donc, l'universalité des créatures est plus parfaite, si elles sont partagées en divers degrés, que si elles étaient toutes comprises en un seul. Or, il appartient au souverain Bien de faire ce qui est meilleur. Donc il était convenable qu'Il établît plusieurs degrés parmi les créatures.

« La bonté de l'espèce l'emporte sur le bien de l'individu, de même que le formel l'emporte sur le matériel. Donc, la multitude des espèces augmente davantage la bonté de l'univers que la multitude des individus renfermés sous une seule espèce. Donc, la perfection de l'univers demande, non seulement qu'il existe un grand nombre d'individus, mais encore qu'il y ait des espèces et, par conséquent, divers degrés dans les choses²³. »

23. *Somme contre les gentils*, livre II, chap. 45.

Les inégalités ne sont donc pas des défauts de la création, mais d'excellentes qualités où se reflète la perfection infinie et adorable de son Auteur. Dieu se complaît d'ailleurs à les contempler : « La diversité et l'inégalité qui se rencontrent parmi el-

les [les créatures] ne viennent, ni du hasard, ni de la diversité de la matière, ni de l'intervention de certaines causes, ni d'aucun mérite, mais de la propre intention de Dieu, qui veut donner à sa créature toute la perfection dont elle est susceptible.

« C'est pourquoi la Genèse, après avoir dit de chacune des oeuvres de Dieu qu'elle est bonne, ajoute : "Dieu vit toutes les choses qu'Il avait faites, et elles étaient très bonnes" (Gen. 1,31)²⁴. »

24. *Ibidem*.

23. La suppression des inégalités est la condition *sine qua non* pour l'élimination de la religion

Dieu n'a pas voulu limiter ces inégalités aux êtres des règnes inférieurs — minéral, végétal et animal —, mais il les a étendues aussi aux hommes et donc, aux peuples et aux nations.

Il les a créées harmonieuses entre elles, et bien-faisantes pour chaque catégorie d'êtres comme pour chaque être en particulier, car Il a désiré pourvoir l'homme de moyens abondants lui permettant de garder toujours présentes à l'esprit Ses infinies perfections. Les inégalités entre les êtres sont ipso facto une sublime et très vaste école d'anti-athéisme.

C'est ce que paraît avoir compris l'écrivain communiste français Roger Garaudy (plus tard



La Misa a Benicarló — José Benlliure y Gil — Museo de Benicarló de Valencia

« converti » à l'islam), quand il souligne l'importance de l'élimination des inégalités sociales pour la victoire de l'athéisme dans le monde: « En effet, il n'est pas possible, pour un marxiste, de dire que l'élimination des croyances religieuses est une condition *sine qua non* de l'édification du communisme. Karl Marx montrait au contraire que seule la réalisation complète du communisme, en rendant les rapports sociaux transparents rendrait possible la disparition de la conception religieuse du monde. Pour un marxiste, c'est donc l'édification du communisme qui est la condition *sine qua non* de l'élimination des racines sociales de la religion, et non l'élimination des croyances religieuses qui est la condition de la construction du communisme²⁵. »

25. « L'homme chrétien et l'homme marxiste », *Semaines de la pensée marxiste — Confrontations et débats, La Palatine*, Paris-Genève, 1964, p. 64.

Vouloir détruire l'ordre hiérarchique de l'univers, c'est donc priver l'homme de possibilités d'exercer librement le plus fondamental de ses droits : celui de connaître, aimer et servir Dieu. Autrement dit, c'est désirer la plus grande des injustices et la plus cruelle des tyrannies.





« Pourquoi notre monde
pauvre et égalitaire

s'est-il enthousiasmé
avec le faste et la majesté
du couronnement de la
Reine d'Angleterre ? »

« *De nos jours, il n’y a pour ainsi dire pas de transformation qui n’ait pour effet un nivellement, qui ne favorise directement ou indirectement le cheminement de la société humaine vers un état de choses absolument égalitaire.* »

Les cérémonies du couronnement de la Reine d’Angleterre, en 1953, suscitèrent dans le monde entier un enthousiasme surprenant. On ressentit un écho notable de cet intérêt lors du mariage du prince Charles et de lady Diana ou de celui de leur fils, le prince William, avec Catherine, duchesse de Cambridge, ainsi que lors du lancement des cérémonies du jubilé de la Reine en 2012. Quelles raisons peuvent bien pousser l’opinion publique mondiale, si égalitaire, à suivre des rites évoquant un temps révolu ? Dans un article publié au Brésil par le mensuel *Catolicismo**, le professeur Plinio Corrêa de Oliveira analyse cette fascination mondiale à l’occasion des cérémonies d’accession au trône de la jeune souveraine et indique la raison profonde de cet enthousiasme.

(*) « Pourquoi notre monde pauvre et égalitaire s’est-il enthousiasmé avec le faste et la majesté du couronnement ? » – Plinio Corrêa de Oliveira, dans *Catolicismo* N° 31 – juin 1953

Lors de la prise de fonction du Général Eisenhower comme Président des États-Unis, nous avons écrit quelques considérations qui suscitèrent l’intérêt des lecteurs de *Catolicismo*. Nous avons alors promis d’analyser également les cérémonies du couronnement de la Reine d’Angleterre, Élisabeth II. C’est ce que nous allons faire à présent.

Monographie sociale d’un intérêt palpitant

La splendide cérémonie a fourni une vision d’ensemble de l’Angleterre avec tout ce qu’elle est, tout ce qu’elle possède et ce qu’elle peut aujourd’hui. Cette vision s’est limitée au plan symbolique, mais qui, précisément pour être symbolique, traduit mieux que tout autre certains aspects de la réalité.

Les institutions anglaises, leur signification intime, leur passé, leurs conditions présentes d'existence, les tendances avec lesquelles elles cheminent vers le futur, la situation actuelle de la Grande-Bretagne au sein du Commonwealth et du monde, les perspectives favorables et les brumes épaisses qui s'annoncent pour elle à l'horizon diplomatique, tout enfin s'est reflété d'une certaine façon dans le couronnement et dans les cérémonies qui le précédèrent et le suivirent. Il y a donc dans celles-ci une telle richesse d'aspects, dont chacun est capable de susciter tant de commentaires, qu'une équipe de spécialistes, à notre époque d'enquêtes sociologiques, pourrait fort bien consacrer aux cérémonies, manifestations et solennités dont le couronnement a été le point central, une enquête soignée qui formerait sans doute de gros volumes.

Notre objectif, évidemment, doit être plus limité. Nous ne prétendons pas traiter tous les aspects des fêtes du couronnement, et n'essayerons même pas de les énumérer. Nous voulons seulement considérer une facette de ce vaste sujet.



L'égalitarisme, idole de notre siècle

Dans tous les domaines de la vie moderne, l'influence dominante de l'esprit égalitaire se manifeste. Autrefois, la vertu, la naissance, le sexe, l'éducation, la culture, l'âge, le métier, les biens et d'autres circonstances encore, modelaient et nuançaient la société humaine par la variété et la richesse de mille reliefs et couleurs, influençaient de toutes sortes de façons les rapports humains, marquaient à fond les lois, les institutions, les activités intellectuelles, les coutumes, l'économie, et communiquaient à toute l'atmosphère de la vie publique et particulière une note de hiérarchie, de respect, de gravité. Il y avait là un des traits spirituels parmi les plus profonds et caractéristiques de la société chrétienne. Il serait exagéré d'affirmer qu'aujourd'hui tous ces reliefs et ces nuances ont été abolis. Cependant, on ne peut que reconnaître que beaucoup ont complètement disparu et que le peu qui reste diminue et pâlit de jour en jour.

Sans doute, la vie est une transformation constante de tout ce qui n'est pas pérenne. Il serait nor-

mal que bien des nuances d'autrefois disparaissent et que d'autres se forment. Mais de nos jours, il n'y a pour ainsi dire pas de transformation qui n'ait pour effet un nivellement, qui ne favorise directement ou indirectement le cheminement de la société humaine vers un état de choses absolument égalitaire. Lorsque ce sont ceux d'en bas qui ralentissent la poussée égalitaire, ceux d'en haut se chargent de la mener plus avant. Ce phénomène n'est pas circonscrit à une nation ni à un continent, mais semble poussé par un vent qui souffle dans le monde entier. Le typhon-niveleur rectifie parfois des abus intolérables, en Asie par exemple ou

dans certaines régions hypercapitalistes d'Occident, imposant dans d'autres cas des changements admissibles, détruisant enfin des droits incontestables et blessant à fond l'ordre naturel des choses lui-même. Mais dans tous les cas, ce typhon égalitaire d'amplitude cosmique ne cesse de souffler. Une fois qu'une réforme juste est faite, il tend à continuer son travail de nivellement et passe à ce qui est douteusement juste puis, ce point étant atteint, il entre avec une force croissante sur le terrain de ce qui est franchement injuste. Cette soif d'égalité ne s'assouvit qu'avec le

nivellement complet, total, absolu. L'égalité est le but vers lequel tendent les aspirations des masses, la mystique qui gouverne l'action de presque tous les hommes, l'idole sous l'égide de laquelle l'humanité espère trouver son âge d'or.

Un fait déconcertant : la popularité du couronnement

Or, pendant que ce typhon souffle avec une force sans précédent, en plein développement de cet immense processus mondial, une Reine est couronnée selon des rites inspirés par une mentalité absolument anti-égalitaire. Ce fait n'irrite pas, il ne provoque pas de protestation et, au contraire, il est reçu par une immense onde de sympathie populaire. Le monde entier a fêté le couronnement de la jeune souveraine anglaise, presque comme si les traditions qu'elle représente sont une valeur commune à tous les peuples.

De toute part affluèrent vers Londres des personnes désireuses de s'émerveiller d'un spectacle si anti-moderne. Devant tous les appareils de télévision se sont agglomérés avides de voir la cérémonie, des hommes, des femmes, des enfants de toutes les nations, parlant toutes les langues, exerçant les professions les plus variées, et ce qui est le plus extraordinaire, professant les opinions les plus diverses.

« Dans cet immense mouvement d'âme de l'humanité contemporaine il y a quelque chose de surprenant, de contradictoire peut-être, qui mérite une analyse attentive ».

Dans cet immense mouvement d'âme de l'humanité contemporaine il y a quelque chose de surprenant, de contradictoire peut-être, qui mérite une analyse attentive. C'est l'objet de cet article.

Quelques explications

Ce fait attira l'attention de divers commentateurs qui proposèrent des explications. Les uns rappelèrent qu'à mesure que l'égalitarisme avance, les rois se font rares et qu'un couronnement devient plus singulier, plus étrange et plus intéressant. D'autres, peu satisfaits de ces raisons, cherchèrent des motifs différents. La beauté des cérémonies, considérées en leur aspect simplement esthétique, attirerait l'attention des amateurs du genre. La faiblesse de ces explications est évidente. Tout, dans les nouvelles publiées lors du couronnement, démontre que les masses se sont émues, non d'un simple mouvement de curiosité pour voir la reconstitution d'une scène historique, ou le déroulement d'un spectacle artistique, mais d'un immense mouvement d'admiration presque religieuse, de sympathie, de tendresse même, qui entoura la jeune Reine, mais aussi tout ce qu'elle symbolise, avec l'institution monarchique de l'Angleterre. Si le couronnement n'avait été, pour ceux qui y assistèrent, qu'un simple spectacle historique, une simple curiosité artistique, qui tout aussi

bien, si ce n'est mieux, aurait pu être représenté par des acteurs professionnels, comment expliquer alors le frémissement de joie, le renouvellement des espérances d'un avenir meilleur, les manifestations d'apothéoses, les acclamations sans fin de ces journées du couronnement ?

M. Menotti del Picchia (journaliste, poète et membre de l'Académie brésilienne de Lettres) a donné une autre explication. Selon lui, l'homme montre en tous temps et en tous lieux une faiblesse : le goût pour les honneurs, pour les distinctions et pour la pompe. Or, l'égalitarisme austère et rationnel contemporain n'alimente en rien cette faiblesse. Quand une occasion comme celle du couronnement se présente, l'homme éprouve tout le plaisir auquel le portent habituellement ses faiblesses.



À notre avis, il y a beaucoup de gangue dans cette opinion, mais aussi un filon d'or : c'est qu'elle reconnaît y avoir dans la nature humaine une profonde tendance, permanente, vigoureuse, pour la pompe, les honneurs, la distinction, et que l'égalitarisme d'aujourd'hui oppresse cette tendance, engendrant une nostalgie enfouie qui explose chaque fois qu'elle en trouve l'occasion. La gangue

« Avant tout, nous voulons être connus pour ce que nous sommes réellement »

se trouve dans le fait de considérer cette tendance comme une faiblesse. Personne ne nie que le goût pour les honneurs et les distinctions puisse être à l'origine de nombreuses manifestations

de la petitesse humaine. Mais en déduire que ce goût est en lui-même une faiblesse, quelle erreur ! Comme si la faim, la soif, l'envie de se reposer, et tant d'autres tendances naturelles de l'homme, en-soi très légitimes, devaient être considérées comme mauvaises, erronées, ridicules, du simple fait qu'elles sont l'occasion d'excès et même de crimes innombrables !

Même les sentiments les plus nobles peuvent amener à des faiblesses. Il n'y a pas de sentiment plus noble que l'amour maternel. Cependant, à combien d'erreurs peut-il conduire, à combien a-t-il déjà conduit, et à combien conduira-t-il encore...

Une vertu essentielle : le sentiment de sa propre dignité

Le goût des hommes pour les honneurs, pour les distinctions, pour la solennité n'est que la manifestation de l'instinct de sociabilité, inhérent à notre nature, si juste en lui-même, aussi sage que les autres instincts dont Dieu nous a dotés.

Notre nature nous amène à vivre en société avec d'autres humains. Mais elle ne se contente pas d'un « vivre ensemble » quelconque. Pour les personnes qui ont un esprit droit, c'est-à-dire exception faite des excentriques, des atrabilaires et des malades des nerfs, le vivre ensemble ne réalise pleinement ses objectifs naturels que lorsqu'il est fondé sur la connaissance et la compréhension réciproque et lorsque, de cette connaissance et de cette compréhension, naît l'estime et l'amitié. En d'autres termes, l'instinct de sociabilité demande, non pas un vivre ensemble basé sur la tromperie et hérissé d'incompréhensions et de chocs, mais un contexte de relations pacifiques, harmonieuses, et amènes.

Avant tout, nous voulons être connus pour ce que nous sommes réellement. Un homme qui a des qualités tend naturellement à les manifester et souhaite que ces qualités lui valent l'estime et la considération du milieu où il vit. Un chanteur, par exemple, veut se faire entendre et susciter dans

Deux toiles tendues entre les pommiers improvisent une salle à manger dans le verger. La nappe blanche est chargée de flacons et la lumière passe entre les branches. La petite fille en rose, fatiguée du long repas, joue avec les fleurs. Le père s'est levé pour porter un toast avec la mariée. Au bout de la table, en blouse et en casquette, des familiers participent à ce moment de bonheur. Sur les visages, se lisent la joie tranquille et simple d'une famille honnête, la douceur et la dignité d'une vie dont le mariage chrétien est le fondement.



l'auditoire l'admiration que sa voix mérite. Pour la même raison, un peintre expose ses toiles, un écrivain publie son travail, un homme culte communique son savoir et ainsi de suite. Enfin, l'homme vertueux apprécie d'être considéré comme tel. L'indifférence illimitée de l'opinion que se forme notre prochain sur nous-mêmes n'est pas une vertu, mais un manque de conscience de sa propre dignité.

Sans doute, le désir droit et mesuré d'une bonne réputation peut facilement se corrompre, comme tout ce qui est inhérent à l'homme. C'est une conséquence du péché originel. De la même façon, l'instinct de conservation peut dériver vers la peur, et le désir raisonnable de s'alimenter peut s'égarer dans la gourmandise. Dans le cas précis de l'instinct de sociabilité, nous pouvons aisément tomber dans l'excès de faire des applaudissements de nos semblables notre idole, l'objet de tous nos actes, le motif de notre façon d'agir vertueuse. Et pour obtenir ces applaudissements, il se peut que nous allions jusqu'à simuler des qualités que nous n'avons pas ou renier nos principes les plus sacrés (qui ne saura jamais combien d'âmes sont entraînées en enfer par le respect humain ?). Il se peut que, poussés par cette soif, nous commettions

« On doit donner à chacun ce à quoi il a droit, non seulement en ce qui concerne les biens matériels, mais aussi en ce qui concerne l'honneur, la distinction, l'estime, l'affection »

des crimes pour nous élever à des postes ou à des situations éminentes, que, fascinés par cet objectif, nous accordions une importance ridicule aux moindres facteurs susceptibles de nous mettre en relief, que nous ressentions des haines violentes, que nous pratiquions des vengeances atroces contre ceux qui n'auraient pas reconnu, dans toute leur prétendue magnitude, les mérites que nous imaginons avoir. L'histoire pullule littéralement de tristes exemples de tout cela. Mais – il faut insister – si par cet argument nous devons conclure que le désir d'être connu et estimé par ses semblables pour ce

que nous sommes réellement est intrinsèquement mauvais, alors nous devrions condamner tous les instincts et notre nature elle-même.

Il est certain aussi que Dieu exige que nous soyons intérieurement détachés en ce qui concerne la bonne opinion qu'a de nous notre prochain. De la même façon dont nous devons l'être de tous les autres biens de la terre, l'intelligence, la culture, la carrière, la beauté, l'abondance, la santé, et la vie elle-même. À certains, Dieu demande, en plus du détachement intérieur, un détachement extérieur de la considération sociale, tout comme à d'autres il demande non seulement la pauvreté en esprit, mais

aussi la pratique de la pauvreté matérielle. Il faut alors obéir. C'est pour cela que les hagiographies regorgent d'exemples de saints qui ont fui des manifestations légitimes d'estime de leurs semblables. Malgré tout cela, il est légitime en soi que l'homme veuille recevoir l'estime de ceux qu'il côtoie.

Une condition pour l'existence de la société : la justice

Cette tendance naturelle est en consonance d'ailleurs avec l'un des principes les plus essentiels de la vie sociale : la justice, selon laquelle on doit donner à chacun ce à quoi il a droit, non seulement en ce qui concerne les biens matériels, mais aussi en ce qui concerne l'honneur, la distinction, l'estime, l'affection. Une société basée sur la négation totale de ce principe serait absolument injuste. « Rendez à tous ce qui leur est dû : à qui l'impôt, l'impôt ; à qui le tribut, le tribut ; à qui la crainte, la crainte ; à qui l'honneur, l'honneur » nous dit saint Paul (Rom. 13,7).

Ajoutons que ces manifestations se doivent rigoureusement non seulement aux mérites personnels, mais aussi à la fonction, à la charge ou à la situation qu'une personne possède. Ainsi, le fils doit du respect à son père même si celui-ci est un mauvais père, le fidèle doit manifester sa révérence envers le prêtre même s'il est indigne,



Le colonel-comte de La Rochetulon présente aux recrues l'étendard du 6^e régiment de cuirassiers – Louis-Auguste Loustaunau, 1887 – Devant l'école militaire à Paris, sur le Champ de Mars, une parade militaire de toute beauté évoque la grandeur de la France. Les uniformes parlent de l'existence d'une morale, d'honneur, de force mise au service du bien pour lutter contre le mal. Le chrétien aime sa Patrie et s'il déplore la guerre injuste et la course aux armements, il considère comme une nécessité de ce monde d'exil l'existence d'une classe militaire pour laquelle il demande toute la sympathie, la reconnaissance et l'admiration auxquelles ont droit ceux dont la mission est de lutter et de mourir pour le bien de tous.

le sujet doit vénérer son souverain même s'il est corrompu. Saint Pierre recommande aux esclaves qu'ils obéissent à leurs maîtres même s'ils sont d'un caractère difficile (I Pierre, 2, 18).

Et l'on doit aussi honorer dans une personne la lignée illustre dont il descend. Ce point est particulièrement douloureux pour l'homme égalitaire d'aujourd'hui. C'est cependant ce que pense et enseigne l'Église. Lisons l'enseignement profond et brillant de Pie XII à ce sujet :

« Les inégalités sociales, même celles liées à la naissance, sont inévitables. La nature bienveillante et la bénédiction de Dieu sur l'humanité illuminent et protègent les berceaux, les embrassent, mais ne les nivellent pas. Regardez les sociétés les plus inexorablement égalisées. Aucun artifice n'a jamais pu faire que le fils d'un grand chef ou d'un grand conducteur de foules, ne demeure en tout dans la même situation que celle d'un obscur citoyen perdu au milieu du peuple. Ces inégalités inéluctables peuvent, du point de vue du païen, apparaître comme une conséquence inflexible du conflit des forces sociales et de la suprématie acquise par les uns sur les autres, par l'effet de lois aveugles qui, estime-t-on, régissent l'activité humaine de manière à aboutir au triomphe des uns comme au sacrifice des autres ; mais un esprit instruit et éduqué chrétiennement ne peut au contraire les considérer que comme une disposition voulue par Dieu qui, dans

un dessein semblable, établit des inégalités dans la famille, destinées à unir davantage les hommes entre eux dans leur voyage de la vie présente vers la patrie du ciel, les uns aidant les autres, comme le père aide la mère et les enfants. » (Allocution au Patriciat et à la Noblesse romaine, 5 janvier 1942).

Le sentiment de sa propre dignité et la justice imposent la formation du protocole

La nature humaine exige donc que, dans le vivre ensemble social, on accorde la considération qui est due à toutes les authentiques valeurs humaines, lesquelles se différencient les unes des autres presque à l'infini. Comment appliquer ce principe dans la pratique ?

Comment obtenir qu'une valeur soit vue et reconnue par tous les hommes et que chacun sentent exactement dans quelle mesure cette valeur doit être admirée ? Plus concrètement, comment enseigner à tous que la vertu, l'âge, le talent, la lignée illustre, la charge, la fonction doivent être honorés ? Comment indiquer la mesure exacte de respect et d'amour que l'on doit à chacun ? En tout temps, en tout lieu, l'ordre naturel des choses a résolu ce problème à l'aide du seul moyen pleinement efficace : la coutume.

Ainsi, utilisant les mêmes façons de traiter les personnes dans les situations identiques, le bon sens, l'équilibre, le tact des sociétés humaines ont créé point par point, dans chaque pays ou dans chaque zone de culture, les règles de politesse, les formules, les gestes, on pourrait presque dire les rites adéquats, pour définir, enseigner, symboliser et exprimer ce que l'on doit à chaque personne, selon sa situation, en matière de vénération et d'estime.

Sous l'inspiration de l'Église, la Civilisation chrétienne a porté à son apogée l'art des coutumes et des symboles sociaux. Autrefois, les Européens, et par extension leurs descendants dans les pays américains nés de l'Europe, étaient connus pour l'affabilité de leurs manières et leur merveilleuse distinction. Mais les principes de la Révolution de 1789 se chargèrent de frapper profondément cet art, détruisant de la sorte « la douceur de vivre », dont témoigne Talleyrand dans ses mémoires.

Les titres de noblesse, l'héraldique, les décorations, les règles du protocole, ne furent pas autre chose que des moyens admirables, pleins de tact, de précision et de signification, pour définir, nuancer et modeler les relations humaines dans le cadre politique et social existant. Personne n'y peut

voir simplement de la vanité. L'Église elle-même, qui est maîtresse de toutes les vertus et qui combat tous les vices, a institué des titres de noblesse, elle a distribué et distribue des décorations, et elle élabore tout un cérémonial, d'une admirable précision au moment de définir toutes les différences hiérarchiques que la loi divine et la sagesse des papes ont créées en son sein au long des siècles. Au sujet des décorations, saint Pie X déclare :

« Comment enseigner à tous que la vertu, l'âge, le talent, la lignée illustre, la charge, la fonction doivent être honorés ? »

« Les récompenses décernées à la valeur contribuent puissamment à susciter dans les cœurs le désir des actions éclatantes, car si elles glorifient des hommes distingués qui ont bien mérité de l'Église, ou de la société, elles entraînent les autres par l'exemple à parcourir la même carrière de gloire et d'honneur. Dans cette sage intention, les

Pontifes romains Nos Prédécesseurs ont entouré d'un amour spécial les Ordres équestres, comme des stimulants de gloire ; ils ont créé les uns, relevé à leur dignité première et doté les autres de nouveaux et de plus insignes privilèges. » (Bref sur les Ordres équestres pontificaux, 7 février 1905).

Le fait qu'il y ait donc une marque distinctive pour la charge suprême de l'État, qu'il y ait des insignes pour les personnes de lignage les plus illustres, des habits de gala pour les dignitaires chargés

des fonctions politiques d'importances, et que tout l'apparat de ces symboles soit utilisé lors de la cérémonie de prise de fonction du chef de l'État, tout cela ne constitue ni une concession à la faiblesse humaine ni une mascarade. Il s'agit au contraire du respect de règles de conduite entièrement conformes à l'ordre naturel des choses.

Modernisation indue

On pourrait se demander s'il ne serait pas utile de moderniser tous ces symboles, d'actualiser toutes ces cérémonies. Pourquoi conserver des rites, des formules, des costumes d'un passé si lointain ?

La question est d'un simplisme primaire. Les rites, les formules, les uniformes, pour exprimer des états d'esprit, pour refléter des situations et des circonstances réellement existantes, ne peuvent pas être créés ou réformés brusquement et par décret, mais au contraire, ils doivent l'être graduellement, lentement, en général de façon imperceptible, par l'action des coutumes. Or, la Révolution française, avec toutes ses séquelles, a rendu impossible ce processus de transformation. Car l'humanité s'est laissé fasciner par le mirage de l'égalitarisme absolu. Elle a vouée au mépris et à la haine tout ce qui, dans le domaine des coutumes, exprime une inégalité. Elle a institué un nouvel ordre de choses,

basé sur la tendance au nivellement complet, sur l'abolition de toute étiquette et de tout protocole. Imbue de cet esprit, l'humanité a perdu la capacité de retoucher les choses du passé, si ce n'est pour les détruire. De plus, si l'homme contemporain se mettait à réformer les rites et à instituer des symboles, il le ferait par décret, car la Révolution française a créé en lui l'adoration de la loi et le mépris de la coutume. Et rien n'est plus irréal, plus caricatural, et bien souvent rien n'est plus dangereux que les réalités sociales que l'on croit pouvoir créer par la loi. La cour d'opérette, rutilante, fanfaronne et profondément vulgaire de Napoléon l'a bien démontré.

Détruire pour détruire

Le simple fait qu'un rite ou un symbole soit très ancien n'est pas un motif pour l'abolir, mais avant tout pour le conserver. Le véritable esprit traditionnel ne détruit pas pour détruire. Au contraire, il conserve tout ce qu'il peut et ne détruit que lorsqu'il y a un motif réel et sérieux pour le faire. Car si la véritable tradition n'est ni une sclérose ni une fixation rigide dans le passé, elle est encore moins une négation constante de ce dernier. À ce sujet, qu'il nous soit permis de citer encore une fois un passage magistral de Pie XII. S'adressant à la noblesse et au patriciat romain (*Osservatore Romano*

du 19 janvier 1944), le Pontife fit dans ces termes référence à la tradition que l'aristocratie de la Ville éternelle représentait :

« Beaucoup d'esprits, même sincères, s'imaginent et croient que la tradition n'est rien que le souvenir, le pâle vestige d'un passé qui n'est plus, qui ne peut plus revenir, qui tout au plus est, avec vénération, avec reconnaissance si l'on veut, relégué et conservé dans un musée que peu d'admirateurs ou amis visitent. Si la tradition consistait en cela, se réduisait à cela, et comportait le refus ou le mépris de la marche vers l'avenir, on aurait raison de lui refuser respect et honneur, et il faudrait regarder avec pitié les rêveurs du passé, retardataires en face du présent et du futur, et avec une plus grande sévérité encore ceux qui, poussés par des intentions moins respectables et moins pures, ne sont que les déserteurs des devoirs de l'heure si endeuillée qui s'écoule.

« Mais la tradition est une chose très différente du simple attachement à un passé disparu: elle est à l'opposé d'une réaction qui se méfie de tout sage progrès. Son nom lui-même étymologiquement est synonyme de cheminement et de marche en avant — synonymie, non identité. En effet, tandis que le mot progrès indique seulement le fait d'aller en avant, un pas après l'autre, en cherchant du regard un avenir incertain, la tradition signifie aussi une marche en avant, mais une marche continue qui se



Le bal à l'Hôtel de Ville, 1904 — W. Gause — Wienmuseum

« Si la véritable tradition n'est ni une sclérose ni une fixation rigide dans le passé, elle est encore moins une négation constante de ce dernier » (Bal à l'Hôtel de Ville de Vienne, 1904).

déroule en même temps avec tranquillité et vigueur, selon les lois de la vie, échappant à l'angoissante alternative : “Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait !”. Elle ressemble à ce M. de Turenne dont il a été dit : “Il eut dans sa jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, et dans l'âge avancé toute la vigueur de la jeunesse” (Fléchier, *Oraison funèbre*, 1676).

« Sous la force de la tradition, la jeunesse, éclairée et guidée par l'expérience des anciens, s'avance d'un pas plus assuré, et la vieillesse transmet et livre avec confiance la charrue à des mains plus vi-

goureuses qui vont continuer le sillon commencé. Comme l'indique son nom, la tradition est le don qui passe de génération en génération, le flambeau qu'à chaque relais le coureur confie et remet dans la main d'un autre coureur sans que la course s'arrête ou se ralentisse. Tradition et progrès se complètent réciproquement avec tant d'harmonie que tout comme la tradition sans le progrès se contredirait elle-même, le progrès sans la tradition serait une entreprise téméraire, un saut dans l'obscurité.

« Non, il ne s'agit pas de ramer à contre-courant, de retourner vers les formes de vie et d'action des âges disparus, mais bien, en prenant et en suivant ce que le passé a de meilleur, d'avancer à la rencontre de l'avenir avec la vigueur immuable de la jeunesse. »

Nostalgie d'un ordre naturel sain

C'est précisément avec cette tradition que le monde contemporain a rompu, pour adopter un progrès né, non pas du développement harmonieux du passé, mais du tumulte et des abîmes de la Révolution française. Dans un monde nivelé, extrêmement pauvre en symboles, en règles, en bonnes manières, en maintien, en tout ce qui signifie l'ordre et la distinction dans le vivre ensemble humain, et qui à tout moment continue de détruire le peu qui reste, alors que la soif d'égalitarisme

s'assouvit, la nature humaine, dans ses fibres profondes, sent de plus en plus le manque de ce avec quoi elle a follement rompu. Quelque chose de très profond et de très fort en son intérieur lui fait sentir un déséquilibre, une incertitude, l'insipidité et l'épouvantable trivialité de la vie, qui s'accroît de plus en plus alors que l'homme se remplit des toxiques de l'égalité.

La nature a des réactions subites. L'homme contemporain, blessé et malmené dans sa nature par tout un style de vie construit sur des abstractions, des chimères, des théories vides, s'est tourné émerveillé, lors des journées du couronnement, instantanément rajeuni et reposé, vers le mirage de ce passé si différent du terrible aujourd'hui. Non tant par nostalgie du passé que de certains principes d'ordre naturel que le passé respectait et que le présent viole à tout moment. Voilà, selon nous, l'explication la plus profonde et la plus réelle de l'enthousiasme qui s'empara du monde lors des fêtes du couronnement.

Noblesse et élites traditionnelles analogues dans les allocutions de Pie XII



Quelle est la pensée des papes contemporains sur la noblesse et les élites ?

Un appel à tout ce qui touche de près ou de loin aux élites traditionnelles.

L'option préférentielle pour les nobles est-elle compatible avec l'option préférentielle pour les pauvres ?

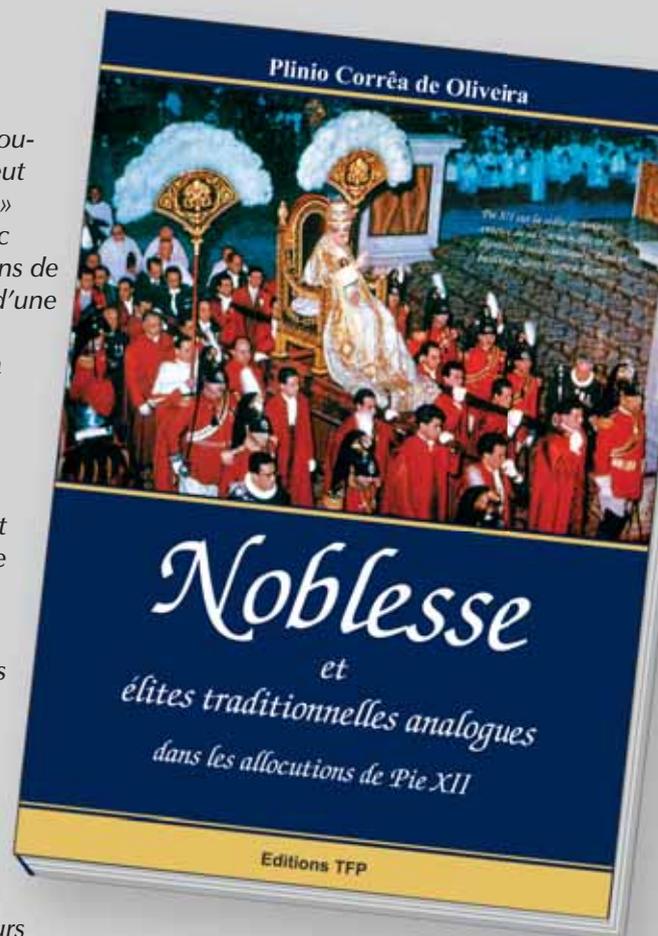


328 pages dont 63 d'illustrations en couleur

Pour certains, la noblesse n'est que le souvenir folklorique d'un passé que l'on veut révolu... Et pourtant ce mot « noblesse » a été prononcé pendant des siècles avec admiration et respect par des générations de Français, jusqu'au jour où il fut l'objet d'une haine qui fit couler des flots de sang. Depuis, l'importance de la noblesse n'a cessé d'osciller dans l'esprit du public. Cette idée, qui éveille des évocations grandioses sur le plan moral et culturel, peut-elle être chargée de valeurs utiles pour la France contemporaine ? Ce mot possède-t-il des germes d'espoir pour le futur ? Que faire de la noblesse ?

Le pape Pie XII s'est prononcé sur ce sujet dans quatorze allocutions célèbres au Patriciat et à la Noblesse romaine. Plinio Corrêa de Oliveira les commente avec soin et part de ces réflexions pour étudier le rôle actuel de la noblesse.

Il montre que la mission de la noblesse ne constitue pas un exclusivisme. Au contraire, il s'agit d'une classe qui favorise largement la diffusion des valeurs dont elle est détentrice. Aussi doit-elle former à présent le noyau autour duquel s'articulent et s'ordonnent les diverses élites sociales. Dans cette perspective, le présent essai analyse la situation et la fonction qui reviennent actuellement aux élites complémentaires de la noblesse.





Société française pour la défense de la
Tradition, Famille et Propriété – TFP